



EN PHRASES AVEC CELINE

CELINE et ARLETTY

Arletty, muse des faubourgs

Elle naît 33 rue de Paris à Courbevoie, le 15 mai 1898. Léonie, Maria, Julia, Bathiat, dite Arletty, est fille de L'Auvergne. Elle y passera une partie de son enfance. La paysannerie vit en elle. Elle n'est pas dupe, compte juste, et ne sera jamais brouillée avec l'argent, qui achète tout, et d'abord l'indépendance, son seul luxe.

[...] Que va-t-on faire de cette petite fille qui joue à la marelle sur les bords de la Seine ? D'abord, on lui donnera de l'instruction. Le brevet élémentaire, mieux de l'Ecole Normale. Le père, illettré et auvergnat, le sait. La mère plus encore. Mais l'homme propose et Dieu dispose. Il meurt d'un accident du travail. On flanque toute la famille à la rue. La tante, concierge dans le Marais, est là pour l'accueillir. Mais la guerre, de sa cognée, met tout à plat.



Elle sera tourneuse d'obus, sténo-dactylo, quoi encore ? A peine arrivée dans une place, elle claque la porte. C'est alors qu'elle rencontre sur la plate-forme d'un autobus son Pygmalion. Il s'appelle Jacques-Georges Lévy. Elle le nomme Edelweiss. Il est juif, il est banquier, il est suisse. Il a quelques années de plus qu'elle. Il est intelligent, cultivé. Il lui apprend à se tenir à table et à lire Proust. Il lui fait découvrir le Mont Blanc et Venise ; et plus encore les chasses gardées de la fortune et les faisans dorés qui s'y promènent. Tous les ponts sont rompus avec la famille. Ce sera sa blessure. Elle saignera toute sa vie. Aime-t-elle ce généreux donateur ? Elle l'estime, ce qui

est mieux. Elle ne veut pas de bague au doigt. Elle n'en voudra jamais. Ils se quitteront donc comme des amis. Tel est le génie d'Arletty.

[...] La voilà lancée dans le tohu-bohu de l'après-guerre. Elle sera fille des Années folles. Mannequin, p'tite femme de revue, elle s'installe dans ses meubles et laisse cascader sa vertu. Elle débute aux Capucines dans *C.G.T. Roi*. Léonie devient Arlette, puis Arletty. De revues en opérettes, elle pige vite et apprend seule. Quand elle n'est pas sur la scène à Paris, elle est sur les planches à Deauville. Elle séduit Paul Guillaume et fascine l'Aga Khan. Elle accepte les cadeaux avec une candeur de petite fille. Bref, elle fait son beurre sans jamais céder un pouce de sa souveraineté. C'est une âme fière, donc solitaire. On ne la choisit pas, elle choisit.

Après, tout va vite. Le théâtre, le cinéma, la célébrité et toujours la même indifférence pour ce qui ne plaît pas à son cœur. Son égoïsme, tranquille et lisse est sans remords. C'est le gage de sa liberté. Elle ne s'embourgeoise pas, a des sous mais pas de biens, et vit, presque ascétique, dans des hôtels de luxe. Elle se contente d'une petite maison à Belle-Ile. Bref,

elle reste sans attaches. De film en film, de *Fric-Frac* à *Hôtel du nord*, elle impose sa bizarrerie. A force de ne ressembler qu'à elle-même, elle devient légendaire. Ses partenaires s'appellent Michel Simon, Jules Berry, Louis Jouvet...

Ses amitiés sont paradoxales et dissonantes. Elle va de Bernstein à Prévert, de Prévert à Guitry, de Guitry à Céline, sans changer d'humeur et de ton. Elle n'est d'aucune bande. Elle se prête, mais ne se donne pas.



Partout chez elle et partout étrangère. La guerre même ne la change pas. Elle festoie avec le gratin doré de la collaboration, mais n'y met aucune malice politique. Si elle défend Laval mordicus, c'est qu'il est un *pays*. Un officier allemand passe et l'emporte. Ce n'est plus une passade, c'est une passion. A la Libération on lui fait des misères. D'autres en ont fait plus, mais sans y trouver leur plaisir. C'est ce plaisir qu'on ne lui pardonne pas. Elle s'étonne. C'est qu'elle est déjà sur l'autre rive. Les temps ont changé de couleur. Tout s'alourdit. On n'efface plus l'ardoise. Arletty tourne encore, fait du théâtre, mais la solitude est plus que jamais sa compagne. Ses yeux devenus malades, la nuit la gagne. Il lui reste la gouaille et la lucidité.

Le 23 juillet 1992, cette jeune anarchiste de quatre-vingt-quatorze ans meurt dans son lit. Elle a vécu selon son cœur et s'est bien amusée. Que demander de plus ? " *Quand on quitte ce monde et qu'on n'a pas fait d'enfant, on n'a pas commis de crime.* "

Céline, ou Léautaud, n'auraient pas dit mieux.
(Pierre Marcabru, *BC n°171, décembre 1996*).

COURBEVOIE

Paris, 1941. Une amie m'invite à prendre le café et me réserve une surprise. Dans un coin du salon, debout, un très bel homme aux yeux gris.

Présentations :

- Céline.

- Arletty.

Ensemble : - Courbevoie.

Longue embrassade. Début d'une amitié que rien n'a pu troubler. Je croyais l'avoir toujours connu, tellement j'avais senti et compris ce qu'il nous a apporté avec le *Voyage au bout de la nuit*. La critique de Léon Daudet m'avait donné envie de le lire. Avec ce roman, il s'affirme le poète du siècle, qu'on le veuille ou non. Pour moi, l'écrivain choc du XXe siècle, c'est Céline. Il y a lui, et les autres. Mais j'admets très bien qu'on dise : Il y a Proust et les autres.



Michel Simon, Céline et Arletty lors d'une écoute.

" *Est-ce un malheur si grand que de cesser de vivre ?* " Interroge Racine. Céline affirme : - Dans l'histoire des temps, la vie n'est qu'une ivresse, la vérité, c'est la mort.

Frappée par son type celte, les yeux d'un gris rare, la voix hésitante. Je le revois quai Conti en avril 44. Puis il part. " *Voyeuse* ", je choisis de rester. Il tenait beaucoup à son titre de médecin. Il prophétisait par diagnostic. Le *Voyage*, c'est un diagnostic, mais aussi une géniale prophétie. Il aimait les êtres faibles, enfants, vieillards, bêtes : il lui est arrivé de traverser Paris la nuit tombée, portant, sous sa cape de pèlerin, quelques douceurs et des médicaments aux survivants du dispensaire de Clichy.

[...] Céline vivait " gauche ". Il n'avait pas de besoins. Sur sa table de travail, du thé, des gâteaux secs, du miel. Il aimait la grâce, la danse. Pour moi, il a tout dit dans son disque. [...] A sa mort, on a mis son corps dans un caveau provisoire. A l'inhumation définitive, un chat roux s'installe près du cercueil pendant la cérémonie ; un jeune enfant arrose des fleurs près d'une tombe voisine ; un houx poussait à côté. Ce qu'il eût souhaité.

L'enfant, l'animal, l'arbuste. Je jette sur sa tombe un peu de terre de Courbevoie.

(Arletty, *La Défense*, Ed. La Table ronde, 1971).

* * *

Il estimait et admirait Marcel Aymé. Un après-midi, Céline le regardant partir, me dit :

- Celui-là, il n'est pas con !

(*La Défense*)

* * *

Céline était bouleversé, ce jour-là...



Q. : Vous avez eu le privilège de rencontrer beaucoup d'écrivains prestigieux. Parmi eux, il y a Céline dont vous étiez très proche en raison de vos origines semblables

R. : Ah non, ses origines étaient bourgeoises. Il ne faut pas l'oublier. On raconte des blagues aujourd'hui.

Q. : Je voulais dire " origines géographiques " .

R. : Ah oui ! C'est vrai, on est tous deux nés à Courbevoie. Mais j'y ai vécu plus longtemps que lui. Plus tard lorsqu'il habitait Paris, il y retournait souvent.

Q. : Quel genre d'homme était-il ? On l'a dit bourru, pas facile à vivre.

R. : Oh pas du tout ! Il était pas bourru du tout. Moi, je ne souhaitais pas spécialement le rencontrer. Je n'ai d'ailleurs jamais tellement cherché à rencontrer les écrivains. Je jouais avec Le Vigan lorsqu'a paru *Voyage au bout de la nuit*. J'en parlais tout le temps car je dois

dire qu'un des grands chocs de ma vie ç'a été le *Voyage* ! Quand on pense qu'il avait comme supporters Léon Daudet et Trotsky, les deux types les plus opposés qui soient ! Un gageure ! Je me suis trouvée trois ou quatre fois à côté de Trotsky dans un restaurant à Barbizon. Il était alors en résidence surveillée. Je demandais qu'on me mette près de lui pour pouvoir l'observer. Mon bagout l'amusait beaucoup. Il parlait aussi l'argot d'ailleurs. Céline, je l'ai seulement rencontré en 1941, chez des amis. Nous sommes tombés dans les bras l'un de l'autre et nous avons parlé de Courbevoie.

Il était très beau et bien balancé. Il avait d'ailleurs été dans le 12^e Cuirassiers, un régiment très sélect. Il avait une très belle écriture aussi, très distinguée. J'ai jamais entendu Céline parler argot, moi. On oublie un peu qu'il était médecin, malgré tout. Vous voyez le médecin qui dirait : "*Je te tape sur les fesses... connasse... etc...*" ! D'ailleurs, il avait pas la tête à parler comme ça ! Grâce à Paul Chambrillon, un ami journaliste, j'ai enregistré deux disques avec Céline,



après la guerre. Je disais des passages de *Mort à crédit*. Ce fut une très grande joie pour moi.

Je l'ai vu quelques jours avant sa mort, en 1961. C'était en été. Il faisait une chaleur torride. Il était très triste ; il m'a montré une photo de lui avec un chien, un berger allemand, qu'il avait recueilli et dont il avait dû se défaire parce que ses autres animaux ne l'acceptaient pas. Il était bouleversé. Ce jour-là, j'ai vu un autre Céline, dont je garderai toujours le souvenir. (*Propos recueillis par Marc Laudelout, BC n°121, octobre 1992*).

L'Arletty de Céline : la femme-fée

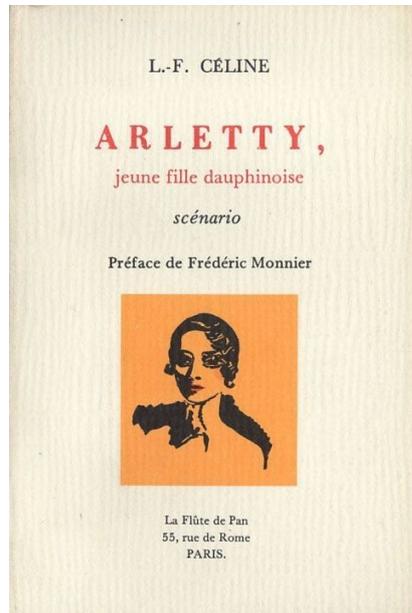
A l'époque où l'on fusillait le dimanche, les manuscrits de Céline valsaient à la poubelle. Les mains fureteuses qui trifouillaient dans les tiroirs ne s'encombraient d'aucun discernement. [...] Aujourd'hui, quelques pages de Céline valent une fortune. C'est la revanche de la littérature sur le conformisme. A la longue le talent a le dernier mot.

De la masse des feuillets jetés au ruisseau, quelques-uns ont été sauvés. Ce n'est hélas ! qu'une très petite part - juste de quoi nous donner une idée des trésors littéraires ainsi engloutis.

[...] Lorsque le hasard et la conjuration amicale se mettent de la partie, il arrive que des surprises heureuses nous soient réservées. En voici une, on vient de retrouver un scénario que l'on croyait perdu, *Arletty, jeune fille dauphinoise*, et on nous l'offre sur beau papier, avec un minutieux appareil critique.

[...] On ne s'étonnera pas qu'il s'agisse d'un rôle de complicité. L'ironie y a sa place, avec son accent faubourien : le ballet populiste et les pointes de la rigolade du Ferdinand qui met *Les Musiciens du ciel* à la sauce d'*Hôtel du Nord*. Une gaieté flotte sur le grotesque. C'est là une façon sûre de titiller Arletty.

Arletty a deux voix, et Céline les tente l'une après l'autre. La première vient des berges du canal Saint-Martin ; c'est la misère d'ici avec son éclat de rire, l'élan du titi Prévert dans la brume de Carné : " *Atmosphère, atmosphère, est-ce que j'ai une gueule d'atmosphère ?* " La seconde remonte à l'origine du temps, jusqu'au premier théâtre de plein air avec la foule des mimes, des funambules, des cabotins, des chapardeurs et



des escarpes ; c'est le bonheur de là-bas

et le songe de la vie, la roucoulade du sorcier Prévert dans le fantastique de Carné : " *On m'appelle Garance* ". L'enfer au jour le jour ; le paradis à la nuit la nuit : Arletty est partout chez elle, là où le climat tempéré ne bat pas sa mesure.

Céline a compris qu'elle était la maîtresse de sa danse (aussi bien de sa danse des bouts de phrases que de sa danse de la vie), la femme-fée, la féerie même.

[...] Entre l'Arletty roublarde, qui ricane et qui chantonne en trimardeuse - pute de la verve chansonnière - et l'Arletty, qui enjolie les mots sur le velours de ses lèvres et qui poétise l'artifice-prêtresse du boulevard aboli comme des cieux à venir - Céline ne choisit pas parce qu'il refuse de se priver. Autour d'elle, il organise son ballet de la séduction, en futé, en chercheur d'ondes, en cajoleur de croupes, en orfèvre et en raffiné.

Celle-là, Ferdinand, elle est pas conne.

(*Pol Vandromme, Lettres vives, 1985, in BC n°121, p.11*).

* * *

" Embrasse Arletty pour moi. Je l'aime (...) On a l'esprit du Pays entre nous, l'âme des choses et de la Rampe. (...) Elle est un bout de ma chanson... si déchirée... "

(*Lettre en exil au Danemark à Albert Paraz*)

* * *

Le grand amour d'Arletty

Comme dans un roman du XVIII^e siècle, l'idylle se noue dans une loge de théâtre. Le 25 mars 1941, salle du Conservatoire à Paris, Josée de Chambrun, fille de Pierre Laval, présente à son amie Arletty un officier allemand : il s'appelle Hans Jürgen Soehring. " *Ce jeune homme singulièrement beau et d'une parfaite indifférence devait bouleverser ma vie* ", dira celle que la France entière adulait pour ses piquantes prestations dans *Hôtel du Nord* ou *Fric-Frac*.

Arletty a 42 ans ; Soehring, dix de moins. [...] Leur passion est immédiate, totale, ravageuse. Dès qu'ils le peuvent, ils se retrouvent dans le luxueux appartement que loue la comédienne au 13 quai de Conti. A l'heure où la France vit au rythme des tickets de rationnement, on dîne de homards et d'huîtres de Marennes, on boit du champagne, fenêtres ouvertes sur la Seine.

[...] A la Libération, la comédienne va couler. En juillet 1944, pourtant, Soehring l'avait conjurée de fuir avec lui. Elle refuse. Affolée, le 23 août Arletty entame une errance à vélo dans la nuit parisienne, avec la hantise d'être reconnue par des libérateurs à la détente facile. Chez des amis à Montmartre, puis chez une comtesse et enfin à l'hôtel Lancaster à deux pas des Champs-Élysées. Le 20 octobre 1944, deux messieurs viennent l'arrêter. Ce qui nous vaut un nouveau bon mot de la " môme de Courbevoie ".

A l'un des policiers qui l'interroge : " Alors, comment ça va ? ", elle répond : " Pas très résistante... "

Interrogatoires, onze nuits dans un cachot de la Conciergerie, puis transfert au camp de Drancy. Contrairement à la légende, Arletty ne sera jamais tondue. Elle est libérée quelques semaines plus tard et assignée à résidence au château de la Houssaye, en Seine-et-Marne, avec interdiction de tourner. Le 6 novembre 1946, le Comité national d'épuration la condamne à un " blâme ", peine assez bénigne. Parmi les griefs qui lui sont reprochés : " A connu officier allemand en 1941. Liaison amoureuse avec ce dernier. "

[...] Sitôt son horizon judiciaire éclairci elle part rejoindre son amant en Bavière. Ils passent Noël 1946 ensemble. Soehring la demande en mariage. Refus, Arletty plaçant toujours son indépendance au-dessus de tout. Six mois plus tard, la pestiférée du cinéma français se retrouve de nouveau devant une caméra, celle de Carné pour *La fleur de l'âge*.

Arletty et son soldat

allemand

[...] Les deux amants se retrouveront bien en 1949 à Paris. Mais l'intuitive Arletty sent qu'une autre femme est entrée dans la vie de l'Allemand. Leur passion s'éteint doucement. [...] Entre-temps l'ancien officier allemand a été nommé ambassadeur de RFA à Léopoldville (Congo). Le 9 octobre 1960 il part se baigner dans le fleuve Congo avec son fils de 12 ans. Soudain, emporté par le courant, ne surnage que son chapeau de paille. Fin romanesque. Arletty est sonnée. Elle lui survivra trois décennies, s'éteignant en 1992, aveugle, à 94 ans. " Soehringuisée " à tout jamais, cette femme au tempérament de braise n'a plus eu le moindre amant. Ni français ni international.

(Jérôme Dupuis, *BC n°416*, mars 2019).



Au revoir, Madame Arletty...

A l'état-civil elle s'appelait Léonie Bathiat. C'était un nom pour la Comédie-Française. Or elle venait d'être engagée aux *Capucines*. Elle devait jouer les p'tites femmes de Paris dans les revues de Rip. Il l'avait choisie parce qu'elle était mince comme un haricot vert... Léonie décida donc de se nommer Arletty, pour des raisons compliquées, qui tiennent à *Mont-Oriol*, le roman de Maupassant et de l'Auvergne. Car cette parigote mille pour cent ne perdait jamais une occasion de rappeler qu'elle était une Auvergnate de Courbevoie.

Elle vient de fermer ses beaux yeux marron qui ne voyaient plus depuis longtemps et de nous quitter, discrètement, pour ne pas nous faire de chagrin. La discrétion était d'ailleurs une de ses principales vertus avec le courage, la dignité, la hauteur, la pudeur, la fidélité à ses amis et à elle-même. Ce ne sont pas là des qualités qui favorisent les

carrières des comédiennes. Surtout quand au nombre de ses amis se



trouve Louis-Ferdinand Céline et qu'on ne s'en cache pas... Il est vrai qu'Arletty n'a jamais fait de carrière. Il lui a suffi d'être.

[...] En général Arletty choisissait bien car elle choisissait des auteurs : Rip, Mirande, Fauchois, Marcel Achard, Sacha Guitry, Jean Cocteau, Edouard Bourdet, Tennessee Williams au théâtre, et au cinéma Jeanson, Sacha, Prévert, ce qu'on

faisait de mieux, passant avec une aisance aérienne (alors qu'elle était morte de trac) de Marie-qu'a-d'ça (*Circonstances atténuantes*, avec Michel Simon) à Garance (*Les Enfants du Paradis*, avec Brasseur).

Alors que Garance triomphe sur les écrans, sa vie d'actrice s'interrompt. Au printemps de 1944, Arletty apprend à la radio qu'un tribunal d'Alger vient de la condamner à mort. En août elle est arrêtée. Deux mois de prison, un an et demi de résidence surveillée, l'exclusion...

En 1947, Carné la refait travailler dans un film qu'il ne terminera pas (*La Fleur de l'âge...*) mais Arletty ne devait jamais oublier.

Sans ostentation, mais sans faiblesse, elle revendiqua

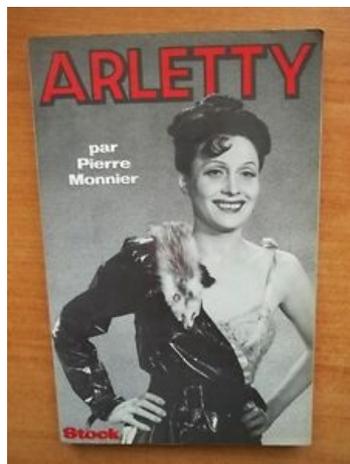


sa place dans le camp des maudits. Quand Tixier-Vignancour fut candidat à la présidence de la République, Arletty accepta d'être du comité de parrainage. (Dans le show-biz, c'est rare.) N'avait-il pas sauvé Céline, en le glissant dans une charrette d'amnistie sous son nom patronymique de Destouches ?

Aujourd'hui qu'ils sont de nouveau réunis, ils doivent se remémorer la farce, la raconter, et en rire, entre amis, là-haut.

(François Brigneau, *National-Hebdo*, 30 juillet 1992, in *BC n°121*, p.15).

Des " coqs "



En juillet 1961, quelques jours après la mort de Céline, je lui ai téléphoné pour la prévenir de ma visite. Obligée de quitter Paris le 27 juin, elle était à Belle-Isle quand elle apprit la mort de notre ami et n'avait pu assister aux obsèques.

Elle est venue me chercher au Palais avec sa petite voiture. J'ai vite compris qu'elle s'était contrainte à un effort rude et douloureux. J'ai pris le volant pour traverser l'île, du Palais à Donant. Je crois qu'elle avait été à la limite de ses forces.

Ce soir-là nous avons beaucoup parlé de Céline. Quand je m'étais lancé en 1949 dans mon entreprise insensée de réédition de Céline sous le nom de Frédéric Chambriand, Arlette était devenue mon supporter numéro un. Avec le graveur Daragnès, André Pulicani, Marcel Aymé,

Albert Paraz et une demi-douzaine de zozos de notre espèce, elle s'était " mouillée " pour la défense de l'ami en exil, alors exécré et maudit, mais pour nous innocent des accusations stupides de trahison dont on prétendait le salir.

Elle me racontait qu'en 1944, alors que le danger rôdait, Céline lui avait suggéré de rassembler des " coqs " comme on appelait alors les louis d'or et de quitter un Paris qui serait bientôt mortel pour les mal-pensants. Arletty le savait. Il lui fut pourtant impossible de se résoudre à émigrer.

(Pierre Monnier, *Arletty*, Ed. Stock, 1984, in *BC n°121*, octobre 1992).

Sans chichis

Arletty, la dactylo devenue actrice, voulait que ses obsèques se déroulent sans chichis, ni tralalas. Ses vœux ont été exaucés : " ni fleurs, ni couronnes, ni discours. "

L'ultime hommage lui a été rendu quai de Jemmapes, le 29 juillet vers midi, devant l'hôtel du Nord - aujourd'hui un simple immeuble d'habitation - autour duquel se pressaient un millier de personnes venues vivement applaudir son cortège.

Marcel Carné, le réalisateur qui a offert à Arletty ses plus beaux rôles, François Périer, Pierhal, Lucette Destouches, Sylvie Joly, l'épouse de Jack Lang, le couturier Azzedine Alaïa étaient présents.

La foule a assisté silencieusement à la crémation, au cimetière du Père-Lachaise. Ensuite, le dernier carré des fidèles s'est rendu au cimetière de Courbevoie où les cendres de " Garance " ont été déposées sous un chaud ciel d'été.

E.M.

(BC n°121, oct. 1992)

Droit de réponse !...

Frédéric Mitterrand ayant dans *Télépoche* (8 août 1992) tenté de salir Arletty, la présentant notamment comme ayant fait partie de " *cette droite extrême qui collabora honteusement avec les nazis* " (!), il s'est attiré ce droit de réponse publié intégralement le 31 août :

" Arletty n'a jamais " appartenu " à un quelconque parti politique, ni adhéré à une quelconque idéologie, que ce soit avant, pendant ou après l'Occupation.

Seuls les êtres la retenaient, pas leurs opinions politiques. C'est ainsi qu'elle a pu éprouver pour des hommes aussi différents, et politiquement opposés, que Céline et Jacques Prévert, Marcel Aymé et Jean Genet, une profonde, indéfectible et réciproque amitié.

Avoir été l'amie et l'inspiratrice de Céline n'a pas fait d'elle une femme d' " extrême droite ", pas plus qu'avoir été l'amie et l'inspiratrice de Prévert n'a fait d'elle une femme d' " extrême gauche ".

Pendant toute l'Occupation, et après, elle est demeurée fidèle à Céline comme à Prévert, à Alexandre Trauner comme à Tristan Bernard, les proscrits.

L'amour qu'elle a éprouvé pour un officier allemand - militaire de carrière, qui n'a jamais adhéré au parti nazi, et qui a fini sa vie comme ambassadeur de la République Fédérale d'Allemagne au Congo - l'a attachée à un homme, pas à une idéologie.



Avec Prévert



Avec Céline

En dehors de cette liaison, et malgré l'acharnement dont elle fut l'objet à la Libération, la Justice n'a retenu aucune charge contre elle et n'a jamais engagé de poursuites à son encontre. Pas de procès, pas d'inculpation, exclusivement une assignation à résidence et un blâme du Comité d'Épuration des Professions Artistiques.

Irréductible, inclassable, irrécupérable, n'appartenant à personne et ne suivant que son cœur, Arletty est demeurée indépendante et libre jusqu'à son dernier jour, refusant aux gouvernements de la Ve République, de " droite " comme de " gauche ", la Légion d'honneur qu'ils lui ont successivement proposée. "

Pour les ayants droit : Madame Paul Bathiat. Pour les amis et les proches : Monsieur Alain Bourla.

(Bulletin célinien n°122, novembre 1992, p.3).

www.celineenphrases.fr
mouls_michel@orange.fr

Cet e-mail a été envoyé à {{ contact.EMAIL }}
Vous avez reçu cet email car vous vous êtes inscrit sur CELINE EN PHRASES.

[Se désinscrire](#)



© 2021 CELINE EN PHRASES